

*SUR LA NAVARRE*

LETTRES ÉCRITES ENTRE TOULON À BEYROUTH

14 OCTOBRE 1919 AU 27 OCTOBRE 1919

## Lettre 1 L'impression du pays

Toulon mardi 14 octobre 1919  
Brasserie du Coq hardi 15 heures

Ma chérie,

Je viens un moment vers vous. Songez que ce moment si fugitif et si court est le dernier que je vous donnerai avant de quitter la Terre de France et n'oubliez pas que, avant mon embarquement vous aurez eu ma meilleure et ma plus douce pensée.

Parti à 17 H hier de Lyon, par le brouillard, par le brouillard qui ne se voit que là-bas, mon train m'a joué l'excellente farce de n'arriver qu'à 4 H  $\frac{1}{4}$  soit avec 3 heures de retard, assez pour que je n'attende pas le 1<sup>er</sup> train sur Toulon.  $\frac{1}{4}$  d'heure de battement et au lever du jour je prenais la route de notre grand port de guerre.

L'impression du pays ? Pas extraordinaire mais cependant très bonne. Je veux simplement dire que je n'ai pas été épaté. Comme paysage, une vision de féerie, des oliviers, des palmiers, des vignobles brûlés, le tout sur un sol caillouteux et tourmenté. Quant la mer apparaît elle est vraiment jolie car elle reflète même le matin les jours si changeants des premiers feux du ciel. La côte est très variée, jamais plate ou presque. Les montagnes semblent finir dans la mer, brusquement, sans aucune transition. Quant à Toulon, c'est autre chose ! La traversée de la Seyne qui précède l'entrée en gare prépare la vue de la ville. Celle-ci est bâtie sur un sol en pente douce qui prend à la montagne et finit à la mer. Un boulevard sur lequel se trouve ma brasserie coupe la ville parallèlement à la montagne et à la mer. Au Sud de ce boulevard c'est la vieille ville avec ses rues étroites, son arsenal et la rade ; au Nord c'est la ville neuve, large, belle, avec la gare et les monuments. Toulon est partout très rangée, très propre, en opposition à Marseille. Toulon plaît autant que Marseille énerve. Je suis descendu au Modern Hôtel. Il y a peu de place mais je me contente de peu.

Je me suis présenté à l'EM du Gouverneur ce matin. J'ai mon bon de passage et j'embarque demain à 8 H à bord du Navarre que je n'ai pas encore vu. Le général Mangin embarque sur ce navire, aussi est-ce extrêmement brillant comme personnel. Je n'ai aucun tuyau sur l'itinéraire suivi par le navire.

Donc, dans moins de 24 heures j'aurai quitté tout ce qui me rend heureux, tout ce que j'aime. Avant de quitter le France, je tiens à vous redire encore combien mon cœur reste attaché profondément à vous.

.....  
Petite aimée je sens avancer l'heure des adieux, le grand moment. J'ai avec moi votre si douce image et mon rêve le plus cher serait réalisé si vous étiez ici avec moi. Alors le voyage serait comme un conte des Mille et une nuits, comme un rêve enchanté qui ne finirait pas\*. Mais je pars et vous restez, fine et douce dans la petite maison que j'aime et où vous m'attendrez.

.....  
Votre pour toujours.  
Georges

\* Le rêve se réalisera dix-huit mois plus tard.



L'hôtel Modern



Lettre 2 ..... un de mes anciens camarades de l'hôpital de Pau

Toulon 14 octobre  
22 heures

Ma chérie

Je vais aller dormir non sans avoir écrit cinq lettres ; une à ma tante, à ma sœur Marie-Louise, à Pauline, à ma sœur Marguerite\* et à vous. C'est par vous car je ne dormirais pas si je n'étais venu, un fois encore, vous embrasser. À ma sœur Marguerite cette enfant qui ne voit point tel quelle est, j'ai envoyé une page de morale et de conseils. Je lui dis d'entendre ma voix qui lui dit de travailler et qui espère la trouver au printemps telle que je la veux. Quel dommage que cette enfant ait une mère gentille avec elle certes mais combien coupable par faiblesse et inintelligence.

J'ai eu la joie de retrouver ce soir un de mes anciens camarades de l'hôpital de Pau en 1915. Il était adj. d'artillerie. Vous le trouverez avec ces deux jeunes filles sur une des petites photos. Jean Blanc est dessinateur en broderies et tient un très gros magasin d'ouvrages de dames à Toulon. L'ayant retrouvé il a voulu m'emmener au Mourillon en promenade. De là on possède une vue magnifique sur la grande rade. Nous avons revu nos souvenirs et beaucoup parlé. Blanc a voulu votre adresse. Il veut vous envoyer un panier de fleurs à la Noël. En attendant je l'ai prié de vous faire tenir son catalogue, il peut y avoir des choses qui vous intéressent.

.....

J'ai oublié de vous dire que vous allez recevoir de la musique de Besançon, je n'ai pas pu la payer car la marchande ne connaissait pas le prix. Elle mettra la facture dans l'envoi. Vous me l'enverrez pour que je puisse la payer. Je n'ai pas du tout sommeil à cause de l'énervement mais mon rhume se porte bien, trop bien. J'embarque au quai de l'horloge à huit heures. Vous dormirez encore.

Votre pour toujours.  
Georges

Il se peut que j'aie des lettres de Beyrouth censurées. Avertissez-moi.

*\* Sa tante, Mathilde Guignard, la sœur d'Emir, père de Georges. Pauline sa nourrice. Marie-Louise est la fille d'un premier mariage de la mère de Georges. Après le décès de celle-ci en 1900, son père se remarie et a une fille, Marguerite, autre demi-sœur de Georges.*

Sur la Navarre jeudi 16 octobre  
Huit heures

Ma chérie

C'est fait. Entre vous et moi demeure désormais la grande bleue...bleue oui...très même, bleue comme le ciel qui l'est profondément, bleu comme nos rêves, bleu de roy, bleue et profonde aussi !

Hier matin à huit heures j'arrivais à l'arsenal de Toulon suivi de ma valise et accompagné de ma malle. En cinq minutes on embarqua celle-ci avec des milliers d'autres sur de grands chalands et on me prévint que je ne la reverrai qu'à Beyrouth car elle était destinée à être mise à fond de cale. Puis un petit bateau s'avança pour prendre quelques voyageurs et les conduire à bord de la Navarre. Au hasard je note quelques religieuses, des Pères, des civils fonctionnaires et commerçants puis quelques officiers dont moi. Je sautai dans le bateau et à huit heures et demie je prenais le chemin de la Navarre.

Nous voilà donc partis sur mon petit chaland. Lentement il passe devant les grands navires de guerre ; la Bretagne, le Condorcet, le Saint Louis, la Provence et enfin il se dirige vers le bateau la Navarre, accosté à la petite darse, entre un grand navire atelier et le cuirassé Mirabeau. Le soleil luit de tout son éclat. La mer moutonne légèrement et notre petit navire nous ballotte un peu. Enfin il touche à la Navarre et je monte immédiatement à la coupée.

La Navarre m'apparaît immense. Elle a près de 180 mètres de long et surplombe la mer d'une vingtaine de mètres. Tout de suite je suis saisi par le mouvement qui règne sur le navire. C'est un va-et-vient continu de passagers, de matelots, d'officiers de marine, de gens de toutes sortes. À l'escalier du navire s'arrêtent chaque instant de petits bateaux qui amènent de nouveaux voyageurs. Je vais auprès du médecin-chef qui répartit les cabines. J'attends d'abord deux heures en faisant la queue puis j'apprends enfin que je dois être logé. Ici reprenez bien ce que dit le médecin-chef :

M. Chef : Monsieur, votre femme et votre fils sont là ?

Moi : ?????

M. Chef : 3 places de première sont retenues pour vous.

Moi : Mais Monsieur..

M. Chef : Donc je vous donne la cabine 198. Au revoir, Monsieur.

Et c'est ainsi que j'apprends que l'administration a poussé la gentillesse jusqu'à m'allouer 3 places dont une pour ma femme et une pour mon fils. Vraiment quelle bonne fille que l'administration de la guerre. Avouez qu'elle voit loin et que même elle est pleine d'attention pour vous sans vous connaître.

À défaut de vous, et malheureusement, j'ai dû me rabattre sur des camarades. Ma cabine à 4 places est occupée par un lieutenant qui va à Beyrouth, un sous-lieutenant du 7<sup>ème</sup> Tirailleurs qui va aussi en Syrie et un lieutenant du 1<sup>er</sup> Tir qui débarque à Bizerte.

Je dois vous dire que par suite des grèves de Marseille, la Navarre emmène beaucoup plus de monde qu'on ne pensait tout d'abord. Les ministères des affaires étrangères, de la guerre et de la marine se sont appliqués à remplir le bateau. Ils y ont d'ailleurs pleinement réussi. (Ici je m'arrête car on me met à la porte de la salle à manger où je m'étais installé pour écrire).

La ville sous le soleil est brillante.....



[http://www.navires-14-18.com/fichiers/M/MIRABEAU\\_MN\\_V3.pdf](http://www.navires-14-18.com/fichiers/M/MIRABEAU_MN_V3.pdf)

13 heures

Reprise de ma correspondance.

.....En fin j'ai dégoté moi-même un petit coin chez les sous-off où je viendrai écrire en paix.

La Navarre a embarqué le résident général Flandin qui débarque à Bizerte et le général Mangin qui va rejoindre le général russe Denikine à Constantinople. Il y a aussi le vice-amiral Darrieu préfet maritime de Tunis. Tous ces messieurs ont mis un temps considérable à effectuer leur embarquement si bien que nous sommes restés en rade de Toulon de 8 H à 4 H du soir. Durant tout ce temps j'ai pu parcourir la Navarre en tous sens Examiner le paysage et le rade et aussi penser à vous, vous qui demeurez l'éternel point de mire de mon cœur et de mes yeux. Toulon vu de la rade est fort joli. Assis au pied de la montagne il descend lentement jusqu'à la mer. Comme fond de tableau on a les grands massifs rocheux qui donnent au tout une note très locale. La ville sous le soleil est brillante et l'on comprend la gaité des Toulonnais d'habiter constamment un tel pays. Au loin on voit les îles des Sablettes et au loin on est attiré par le mouvement du port. Les grands cuirassés sont ancrés là au repos comme de gigantesques masses dont les lourds canons nous disent toute la valeur. À côté sont les bateaux ateliers, les petits croiseurs et les mille embarcations, remorqueurs, vedettes, canots de toutes sortes qui sillonnent la rade.

Jusqu'au départ d'ailleurs ce mouvement a principalement intéressé la Navarre, qui à 16 heures  $\frac{1}{4}$  appareille enfin. Les chaînes grincent, les machines marchent, les cordages glissent et le lourd bâtiment démarre tandis que tous les yeux demeurent indéfiniment attachés à la terre et l'on ne sait pas encore toute l'importance du départ.

Le Navarre a 30 ans et appartient à la Cie Générale Transatlantique, au port de St Nazaire. Réquisitionné pendant la guerre, le bateau est actuellement encore dirigé par des marins de l'État et simplement placé sous la coupe de la Marine militaire, il a été pendant toute la guerre navire hôpital. Cette transformation subsiste encore et enlève beaucoup de places aux passagers. C'est pourquoi nous ne sommes pas bien. Contrairement à ce qui se passe habituellement sur les navires, nous manquons de confortable. D'abord les officiers ont été déclassés au point de vue cabines au profit des innombrables sœurs, frères, autorités diverses qui encombrant le bâtiment. Nos cabines ont des couchettes et des lavabos mais rien ne permet d'écrire ou de s'asseoir. Comme les salles à manger sont constamment occupées par les clients des divers services (il y a 3 services de déjeuner et 3 de dîner) on ne sait plus où se fourrer. Réclamer ne sert à rien parce-que le commissaire du bord ne peut donner que ce qu'il a, alors il faut employer le système D, ce que j'ai fait pour pouvoir vous écrire. Je me suis enfin fourré dans la salle à manger des troisièmes où je m'efforce d'avoir des coins nets malgré un sergent qui à côté de moi tire les cartes à quatre gendarmes et malgré quatre seconds maîtres de marine qui battent al dame de pique à grands renforts d'exclamations. Enfin si ma lettre est décousue vous en comprendrez la cause !

## Parlons des passagers

Donc hier à 16 heures, appareillage. Une heure après j'étais toujours sur le pont regardant mourir dans les derniers feux du jour les côtes de France et les îles d'Hyères, celles que Vogué chante si bien dans Jean d'Agrève. Relisez-le vous y verrez décrite par cette plume magistrale toute la splendeur de ces îles que j'ai entr'aperçues hier. À 5 heures il faisait nuit et je restais cependant sur le pont. La côte avait disparu et on ne voyait sur la mer que les feux fixes encore visibles. J'étais accoudé à bâbord et si mon corps était là, mon esprit était bien loin. Là dans cette nuit, désormais séparé de vous, j'ai senti mais là senti très nettement mieux que je ne l'avais jamais senti toute l'affection qui lie mon cœur au votre et cela pour toujours. Oh ! Vous ne savez pas ce lent déchirement qui à cette heure du soir envahit tout l'être et lui fait mieux comprendre combien dans notre courte vie il faut demeurer fidèles et unis. Voyez-vous mon aimée, si Dieu permet que je rentre au printemps je n'aurai au monde aucun autre bonheur que de vous demander alors votre vie et nous ne (nous) quitterons jamais, croyez-le bien.

0 six heures j'ai diné à bord où j'avais déjeuné à onze ! Les repas sont moyens, très même. C'est encore là une des désillusions. À huit heures, j'étais trop triste, j'avais un cafard noir et je me suis couché. J'ai lu puis j'ai dormi car j'étais fatigué, malgré un bruit de chaînes aussi régulier qu'assommant qui a daigné me gêner toute la nuit. Ce matin je me suis levé à 7 heures et après une toilette rapide je suis remonté sur le pont. J'ai passé la matinée à m'occuper de quelques questions intéressantes les 700 poilus que la Navarre emmène. J'ai même trouvé un soldat du 44 inutile de vous dire que si je peux je le demanderai à Beyrouth au colonel Niéger.

Parlons des passagers. Comme je vous l'ai dit déjà, ils sont de divers mondes. Il y a le colonel du 415 qui va à Beyrouth avec sa dame et ses jeunes filles, il y a aussi des quantités de jeunes hommes et femmes dont une famille de onze enfants et une autre se sept. Tous ces gens sont rigolos à étudier, nous y reviendrons. Il y a aussi deux jeunes femmes d'officiers qui vont seules rejoindre leurs maris en Syrie.

Ensuite mes camarades, ils sont quelconque mais gentils. Nous dinons et déjeunons 8 ensemble (Je viens de m'interrompre pour contempler les côtes de Sardaigne.

Il faut que je vous parle du mal de mer. Cette maladie touche bien des gens parce qu'il y a du vent et que la mer est houleuse. Jusqu'à maintenant, bien entendu, je suis comme plusieurs chênes.

La Navarre accoste demain avant midi à Bizerte d'où une lettre partira. Nous resterons là 20 heures. Je descendrai très probablement à terre d'où j'essayerai de vous télégraphier. Après quoi nous repartirons pour Alexandrie où je pense être le 18. Le 20 ou le 21 nous arriverons à Beyrouth d'où la Navarre repartira pour Constantinople avant de revenir en France où elle sera rendue à sa compagnie d'origine. Je pense que cette dernière aura bien à faire pour la mettre en état.

Et maintenant que vous dirais-je, il est inutile de vous parler de la mélancolie qui s'est emparée de moi, elle vous peinerait et je veux que vous soyez forte, que vous soyez courageuse en attendant le retour. Cette mélancolie, cette tristesse de mon cœur me prouve combien je vous aime. Ida ainsi je vous aime et m'efforcerai de mériter votre cher amour.

Demain je vous écrirai de Bizerte à moins que je ne télégraphie. Aimez-moi et pensez à moi. Autour de vous dites mille choses à chacun. À vous de ce pont de navire, j'envoie toute ma tristesse dans mes plus doux baisers. Votre pour toujours

Georges

Ma chérie,

Je viens un petit moment près de vous. En effet je ne sais pas si cet après-midi je pourrai le faire car nous serons devant la rade de Bizerte et je tâcherai de descendre à terre. Après vous avoir quittée hier je suis monté sur le pont où j'ai retrouvé les deux dames qui rejoignent leurs maris officiers du 412ème en Syrie. Ce sont deux blondes L'une de 28, l'autre de 24. La première et une mariée de 6 ans qui par suite de la guerre n'a guère eu son mari que 2 ans, l'autre est une jeune mariée de 4 mois dont le mari est en Syrie depuis 2 .Elles sont très gentilles mais point jolies et paraissent peu portées à la conversation. Ensuite j'ai causé à des officiers de marine. C'est encore une sorte de gens distants qui me plaisent à demi. À 6 heures après la tombée de la nuit je suis allé rêver au salon où par hasard le menu était à peu près confortable. Il y avait notamment du poulet.

J'ai appris alors que nous arriverions ce matin vers 10 heures à Bizerte. Malheureusement à onze heures nous étions seulement en vue du phare Sud de la Sicile et à 180 milles de Bizerte. Comme nous faisons dix mille à l'heure, il faut compter encore dix huit heures de voyage. En effet ce matin nous ne voyons pas la terre et nous n'arriverons pas avant 1 heure du soir. Après dîner hier je suis allé sur le pont à l'arrière extrême du navire. Il faisait très frais. Le vent s'était levé très violent et une pluie tombait par moment. Je suis resté là sur un banc, ballotté par la mer jusque vers onze heures. Le nez en l'air, j'étais dans les étoiles et dans la lune rêvant délicieusement à vous que j'aime tant. Mon esprit était loin du pont du navire. Je vous ai vu vous lever de table, faire le tarot ou bien vous asseoir à côté de la boîte aux souvenirs à côté de votre tante Jeanne qui venait d'arriver. Puis j'ai vu s'écouler cette soirée et enfin je vous ai vu disant bonsoir et remontant dans votre petite chambre où vos rêves sont venus retrouver les meilleurs des miens.

Tout à l'heure nous accosterons. Cette lettre refera en sens inverse la route trop longue que Dieu vient de mettre entre nos deux cœurs. Elle ira vous dire combien je pense à vous. Elle vous portera l'espérance du retour par le soleil joyeux de la nature nouvelle, elle ira vous dire tout l'or de ce pays où je vais arriver, tous les reflets du soleil sur cette mer immense et si bleue, sur cette côte d'Afrique témoin de tant de voyages pareils au mien et de tant de peines toutes semblables à la mienne ; car il est bien inutile de vous dire que si beau que soit le ciel, si jolie la mer avec ses grands moutons mousseux, si attirante la côte pleine d'histoire et de grands moments du passé, rien de tout cela ne peut avoir de charme puisque vous n'y êtes pas. Oh ! je sais bien que le temps fera son œuvre, que demain peut-être je serai plus distrait, que les nouveautés du voyage et du pays seront des palliatifs à la peine que j'éprouve de vous avoir quitté. Mais je sais bien que tout cela ne sera que factice et ne pourra me donner que de courts moments heureux. Quand seront dissipées ces petites peines reviendra plus amère cette pensée que la mer nous sépare et que le temps seul peut nous réunir à nouveau ! Ne dites pas que je raisonne en enfant, que mon courage est mince, que je ne suis guère vaillant, si ma peine a besoin que je la cire c'est que je sais bien qu'elle est partagée et que, comme moi, vous souffrez du même mal. Il faut avoir tenté l'expérience de ces séparations pour en savoir toute l'amertume et en comprendre toute la tristesse.

Petite aimé, cependant je m'étais juré de ne pas vous dire ces choses mélancoliques. À une autre j'aurai hésité peut-être. À vous je ne peux rien cacher pas même mon mal. Je vous le confie en vous demandant tendrement de me l'adoucir puisque vous comprenez toute ma peine. Écrivez-moi, ce me sera si doux ; les courriers sont nombreux m'a-t-on dit. Je garderai moi cette habitude se douce de revenir un peu chaque jour vers vous. C'est si bon à mon cœur.

Au revoir petite chérie. À tous, à vos parents, chez votre oncle, dites bien que mes pensées sont très sincères. À vous je donne tout mon cœur dans mes plus doux baisers. Votre pour toujours.

Georges

Quant vous en aurez l'occasion cherchez un livre qui s'appelle "Joffre" et envoyez le moi. Commandez le à Montbéliard au besoin. Pas de mal de mer malgré le gros temps. La table se vide de plus en plus chaque jour, c'est rigolo !

## Lettre 5 Bizerte (2)

À bord de la Navarre  
samedi 18 octobre 1919 huit heures trente  
en rade de Bizerte face à la Baie Ponty

Ma chérie,

Je reprends, si vous le permettez, ma lettre au point exact où je l'ai laissée hier matin quand, de ce même endroit de la salle à manger, je terminais pour vous la première lettre qui s'en ira de Bizerte. Donc hier après vous avoir écrit, je montai sur le pont où les camarades étaient déjà. La terre d'Afrique apparaissait dans la brume du matin. Bientôt le soleil vainquit les gros nuages et les côtes se profilèrent plus exactement. Cette terre d'Afrique où tant de gens sont venus se battre, cette terre qui a tenté tant de Français, cette terre que d'aucuns ont cherchée m'est apparue comme une triste côte de sable, jaune, dénudée, brûlée, sans attraits. J'ai presque été déçu mais je n'ai point été étonné. Longtemps filant vers l'Est (prenez une carte) la Navarre longe la côte d'Afrique et à l'heure du déjeuner, il n'y avait rien de nouveau. Pendant le déjeuner le bateau fila vers le Sud, contourna la passe de Bizerte et entra dans la Rade. Il était temps car la mer était très mauvaise et nombre de passagers étaient malades. Nous défilâmes devant la ville de Bizerte puis nous entrâmes dans le lac fermé de Sidi-Abdallah où le bateau stoppa. Vers 13 heures après avoir hissé le pavillon du résident général Flandin qui était à bord.

Immédiatement le résident, le vice-amiral Darrieu et les hautes autorités présentes à bord descendaient puis le chef de cabinet du résident, colonel Dubois, voulut bien m'emmener à bord de son canot automobile car nous venions d'apprendre que la Navarre n'appareillerait qu'aujourd'hui à 13 heures. Je descendais à terre et du faire 2 km à pied pour aller à Bizerte.

Cette ville est très disséminée, elle est très blanche, large, propre ; en tous points semblables à tout ce que toutes les photos, cartes postales et autres variétés pourront vous dire. On y voit des arabes montés sur des ânes, des vieux arabes aux cris assommants, des femmes arabes voilées et des maisons non moins arabes. Il y a une gare, un port, un quartier européen, et à la seule différence des maisons qui sont propres, spacieuses et hautes, toutes blanches aussi, on y voit des cafés, des épiceries, des jardins publics tout comme à Montbéliard. Seulement au lieu de platanes il y a des palmiers et les figuiers de barbarie qui poussent si lentement sur les fenêtres de votre maman ont ici la hauteur des autres arbres. J'ai acheté des cartes postales en buvant un demi au café et après avoir mis le tout à la poste je me suis payé une voiture avec les camarades pour rentrer à la Baie Ponty. Deux chevaux arabes, une calèche neuve, un cocher arabe, tout cela pour quarante sous !

Un officier de marine nous a fait ramener à bord de la Navarre et à 18 heures nous étions à table comme d'habitude. Notre table a perdu le Lieut Arthémon débarqué à Bizerte. Nous sommes sept ! Les deux dames; le Lieut Vaujeau, le s/Lieut Pietri, le s/Lieut Vigan, un Lieut du 14ème et moi ! À Côté siège le grand colonel du 415, sa femme moche et ses trois filles idem. Un capitaine vieux du 4ème Chasseurs d'Afrique complète cette table. J'ai noué connaissance avec des pères jésuites et avec un journaliste syrien délégué de la Syrie à la Conférence de la Paix. J'ai déjà des invitations pour la Syrie, je vous en reparlerai.

Était-ce la descente à terre; l'influence de la ? ou quelque autre raison, je ne sais mais ma soirée a simplement été épouvantable. Je m'étais armé de courage cependant, je m'étais juré d'être fort : la nuit venant je suis allé m'accouder au bastingage du pont arrière et là, comme un enfant, je me suis laissé aller à ma peine qui est plus grande que je ne puis le dire. À vous je peux bien il me semble avouer ces faiblesses. Elles n'ont rien d'étonnant ni d'extraordinaire. Durant toute la soirée ce fut ainsi. Mon esprit était dans la chère petite maison aimée, je n'ai jamais connu pendant la dure guerre ce que les hommes appelaient le cafard, je puis même dire en avoir ri. Aujourd'hui je le comprends parce que je le sens, parce que je vous aime et que je sais toute la longue peine que ces huit jours passés représentent pour vous.

À dix heures j'étais au lit où j'eus une aventure nouvelle. J'avais acheté à Bizerte une plaque de chocolat au lait. Au milieu de la nuit, réveillé par un bruit insolite je me réveillai. Un rat long comme un chat était derrière ma tête ! J'ai tout de suite pensé aux cris que vous auriez poussés si vous aviez été là. J'ai essayé de tuer ce voisin malcommode et dangereux qui par la suite est revenu et a poussé l'audace jusqu'à s'asseoir simplement au milieu de la cabine. Je vais aviser aujourd'hui aux moyens de m'en débarrasser.

Nous partons à 13 heures. Peut-être pourrais-je faire porter encore cette lettre à Bizerte. Je ne vous ai pas télégraphié mon télégramme aurait été aussi long que ma lettre. On nous promet quatre jours pour arriver à Alexandrie et une mer très mauvaise. Le temps est couvert. Il fait très frais presque fois. Je vous écrirai chaque jour. Le froid du temps est comme celui de mon cœur qui est glacé. Dites mes pensées à tout le monde. Petite chérie que j'aime je vous laisse. Prenez mon cœur dans mes meilleures caresses et mes plus doux baisers.

Votre pour toujours  
Georges

## Lettre 6 Malte

À bord de la Navarre  
Dimanche 19 octobre 1919 entre Bizerte et Alexandrie  
à 9 h du matin

Ma chérie,

Je sais maintenant ce que c'est que le mal de mer. L'expérience m'a été dure et pénible mais je crois que c'est à peu près passé; Hier matin après vous avoir quitté je suis allé m'intéresser à l'embarquement de 350 tirailleurs algériens que la Navarre emmène à Beyrouth, puis j'ai pu admirer les côtes environnantes de Bizerte. La mer était devenue très mauvaise et les lames se brisaient contre la jetée faisant des trombes d'eau hautes comme des maisons. Il fut même question vers midi d'empêcher le départ qui eut cependant lieu à treize heures après le déjeuner. Tout le monde était sur le pont. En arrière notamment étaient des tas de gens parmi lesquels Mr et Mme Verne, préfet d'Alger dont j'ai fait la connaissance. Lentement le bateau démarra après avoir levé ses ancres. Bientôt il repassa le long des quais de Bizerte dont nous pouvions tout à l'aise détailler les maisons et les rues ; puis il atteignit la jetée à 13 h 15. Alors je vis ce qu'était une mer démontée. Imaginez cette masse énorme qu'est un bateau comme le Navarre roulée par les vagues comme une simple coquille de noix, plongeant de l'avant, soulevée par l'arrière, ballottée de partout et donnant à ceux qu'elle transporte l'impression d'une vaste descente en manège de montagnes russes ! Je pris d'abord la chose en riant et pus assister au débarras méthodique du pont arrière. Petit à petit ; un à un les passagers s'en allèrent vers leurs cabines rendant, sinon grâce à Dieu, du moins leur déjeuner. Je supportai le coup jusqu'à 16 heures et j'allai même écouter nos bons pères qui chantaient des cantiques pour apaiser les flots. Enfin à 16 heures 15, à mon tour je succombais au mal qui me guettait depuis un moment. Je renvoyai aux poissons... enfin je n'insiste pas.

Je pensais être débarrassé mais nous avons atteint la pleine mer et la mer était de plus en plus mauvaise. On ne pouvait se tenir debout. À un moment donné il y eu un cou de roulis terrible. Le bateau se coucha complètement à droite ; les femmes criaient, les gosses pleuraient, ce fut une belle minute. Je rentrai péniblement dans ma cabine où je m'étendis. À sept heures je voulus avaler ma soupe que je ne pu garder. Néanmoins je dinai et cela me réussit ! Je dormis un peu par saccades. La mer fut très mauvaise jusque vers quatre heures du matin. Puis ce fut l'apaisement et ce matin j'ai pu me lever à sept heures et retrouver cette belle vaillance qui fait que je suis assis maintenant à ma place habituelle et que j'ai la joie de pouvoir m'entretenir avec vous mon aimée tout comme à l'ordinaire. Ma lettre d'hier, la dernière, et partie de Bizerte. Celle-ci s'en ira seulement d'Alexandrie. Vous ne vous plaindrez pas de la variété de ces boîtes aux lettres et moi je m'en féliciterai car je veux croire que vous aurez plus facilement et plus vite ces premières lettres.

16 heures

Je reprends la conversation. Le déjeuner est fini et après une courte sieste sur le pont arrière, je reviens vers vous petite aimée. Nous avons maintenant un grand soleil et les flots sont enfin calmés. Nous passons en ce moment entre Malte et la Sicile. Cette dernière île apparaît à peine tandis que nous avons pu détailler tout à notre aise les trois îles de Malte, Linoso (sic) et ? . On y voit des agglomérations dont je ne sais malheureusement pas les noms et des moulins à vent. Un bateau nous suit à grande vitesse, c'est un cargo !

J'ai ce matin fait connaissance avec le R. P. de Martinprey, doyen de la Faculté des sciences de Beyrouth. Nous avons causé longuement. Cet homme charmant connaît à fond la Syrie et m'a donné les tuyaux les plus sûrs. Ce sera pour moi un appui très sûr dès mon arrivée. Le commerçant dont je vous ai dit avoir fait la connaissance et qui fut délégué à la Conférence se nomme Mr. Dimitry Schoueri. Si je reste il me propose de me trouver une chambre dans une maison amie. Cela ferait rudement bien mon affaire. Mais resterai-je à Beyrouth ? Toute la question est là.

J'ai oublié quelque chose de très important à vous demander. Nous sommes privés de nouvelles journalistiques. Si vous voulez être un gentil petit chou, vous m'enverriez chaque semaine des « Petit Comtois ». Cela vous demandera un peu de peine et vous me donnerez beaucoup de joie. Les journaux m'apportent un peu d'air du pays et un peu de bonheur.

.....  
Nous arriverons à Alexandrie mercredi soir au plus tôt. Il est possible que nous ne puissions pas descendre à terre, les autorités anglaises étant très difficiles à ce sujet. Nous y resterons 24 heures après lesquelles nous prendrons le chemin de Beyrouth. Cette ville ne sera plus qu'à huit heures de chemin.

La période électorale allant s'ouvrir n'oubliez pas de me donner les différentes listes et les résultats. Faites-le pour le « Jura » aussi.

.....  
Georges

Lettre 7 .....l'heure précise où sonneront vos vingt ans

Lundi 20 Octobre 1919  
À bord de la Navarre neuf heures du matin  
entre Bizerte et Alexandrie

Ma chérie,

La nuit a été bonne quoique le ciel ne soit pas absolument pur, la mer est calme ; Le bateau ne bouge pas du tout et la salle à manger a repris sa physionomie des meilleurs jours ; aussi me suis-je levé dans un parfait état d'esprit et ma toilette à peine achevée c'est vers vous que je viens prendre mon heure de joie.

Si j'en crois les augures, vous n'aurez guère cette lettre avant une quinzaine de jours, c'est-à-dire dans les premiers jours de novembre. Elle arrivera à Saint-Hippolyte à l'heure précise où sonneront vos vingt ans. Du moins est-ce dans cette pensée que je l'écris ce matin. À l'heure où ce papier vous touchera, vous franchirez joyeusement ce cap de la vingtième année si pleine d'espoir et de rêves. Que vous souhaiterais-je à cette minute ? Vous n'avez pas voulu que je traduise mes vœux par un présent si modeste fut-il, vous m'avez demandé de ne pas célébrer cet anniversaire autrement que par ce mot. Au moins vous voudrez bien que je vous dise toute l'espérance que j'ai et combien mes souhaits s'accordent avec mes rêves. À ce seuil je demande à Dieu de vous donner la vie pleinement heureuse à laquelle vous donne droit votre franche et belle jeunesse. Je lui demande de vous réserver une de ses parts les meilleures en ce monde et de me confier votre garde. Je lui demande de m'accorder d'être son interprète afin que ce bonheur qui vous viendra de lui passe aussi par mes mains. Soyez heureuse et belle dans votre ardent bonheur, voilà tout ce que je souhaite à l'aube de vos vingt ans. Dans la vie, je demande que nous suivions ensemble la route qui bordée d'embûches peut être droite et belle ; je demande que vous vous appuyiez sur mon épaule. Elle est assez robuste pour assurer votre bonheur. Nous saurons ensemble prendre à l'existence ses meilleurs moments et éviter les mauvaises passes ou les passer tranquilles appuyés l'un sur l'autre ; voilà mes souhaits et mes vœux. Recevez-les du fond de mon cœur.

Nous voguons depuis hier soir entre le ciel et l'eau. Nulle distraction. Si tout va bien nous serons après-demain soir à Alexandrie. Mais si je crois les mauvais plaisants nous n'y arriverons que jeudi. C'est absolument désolant. Heureusement que je me rends compte que, comme à l'ordinaire, je suis on ne peut plus mal tomber aussi bien comme état du bateau que comme itinéraire. Ce serait à dégouter des voyages sur mer à jamais. Si votre papa était ici, il piétinerait. C'est pour le coup que j'ai le temps de me tourner les pouces. Il est vrai que je dors le plus que je peux.

À cet après-midi. On me flanque à la porte de la salle à manger pour mettre le couvert. Je vais à l'arrière du navire. Peut-être y aura-t-il des choses nouvelles. Je vais lire "La Syrie de demain". Bons bécots  
Georges

Lundi 15 heures (suite)

Ma chérie

Ce n'est pas "la Syrie de demain" qui a contribué à distraire ma matinée : étant passé par ma cabine j'ai vu mon camarade Pietri qui vidait sa cantine et parmi ses bouquins j'aperçus Cyrano de Bergerac. Je le lui ai emprunté et suis allé le dévorer à l'arrière du bateau. J'ai longuement relu les pages attirantes dont j'ai pu savourer tout l'esprit et je me

..... dix jours c'est bien long

suis comploté à disséquer ces vers où Rostand semble avoir rassemblé le meilleur de son esprit. Vraiment ce livre restera son chef d'œuvre sans contredit.

Le déjeuner a été merveilleusement bon. La mer maintenant est d'huile sans un mouton, sans une lame ; l'eau clapote doucement autour du bateau qui file tranquillement vers le Sud-Est. Au pont arrière on a tendu une vaste toile car le soleil est devenu très chaud. Je suis allé là m'étendre tout à l'heure et j'ai siesté tout en relisant les dernières pages de Cyrano. À quinze heures nous avons eu un exercice d'alerte. Chacun a mis sa ceinture de sauvetage et s'est rendu au canot qui lui est assigné. Cela a duré dix bonnes minutes qui vous ont été volées puisque je viens seulement maintenant près de vous. Je pense que vous êtes assise dans l'embrasement de la fenêtre. Vos yeux vont sur ce petit morceau de route où passent de grands bois et plus loin, toujours, ils viennent retrouver mon regard. Il me semble que nous sommes l'un près de l'autre et que nous ne nous sommes jamais quittés.

.....

Je commence à trouver que dix jours c'est bien long .... J'ai des trésors de pure affection qui n'appartiennent qu'à vous. Puisez, puisez à cette source.....

J'ai trouvé moyen hier soir de ne me coucher qu'à minuit. J'ai blagué au carré avec deux syriens retour de France et qui sont spirituels, par un curieux effet du hasard. Ils m'ont conté les charmes de leur pays puis se sont étendus sur notre France si belle à leur yeux. C'est ici qu'il fait bon entendre un éloge adressé à notre chère patrie. Dans la bouche des étrangers ces compliments ont une valeur autrement plus grande que dans celle des compatriotes.

Aujourd'hui, j'ai l'humeur moqueuse et pendant la sieste, je me suis payé le plaisir de regarder la comédie jouée tour à tour à l'arrière du bateau par les passagers. On en voit qui passent leurs journées en courbettes et en grâces, en onctueux "Oui madame", ou "Certainement mon colonel" ou "Mais oui, mon frère", "Non, ma sœur" etc. etc. La société étant des plus hétéroclite, officiers, dames, bons pères, religieux de toutes catégories, ce manège est absolument amusant. Il sied bien à mon esprit taquin. En plus il y a des femmes sur ce bateau mais il y en a peu de jolies et nulle d'entre elles ne me semble intelligente. Elles ne sont que quelconques ; elle ne sont pas très coquettes et n'attirent pas. C'est pourquoi ces mille petites courbettes et autres simagrées m'agacent au delà de toute expression.

La salle à manger se remplit. Les uns bridgent, boivent, les autres écrivent ou lisent. Moi je vais aller au pont arrière. J'ai la joie de pouvoir venir vers vous donc mon bonheur est complet. Je vais cacheter cette lettre. Elle est ce qu'elle est, pas très brillante peut-être, mais ce cœur a des accents qui s'expriment bien même en se traduisant mal. ....

Georges

Lettre 8 ..... me fait penser à la Toussaint

À bord de la Navarre entre Bizerte et Alexandrie  
Mardi 21 octobre 1919 8 heures

Ma chérie,

Nous avons eu le bénéfice de tous les temps, un splendide orage nous ayant fourni hier soir le plus extraordinaire des spectacles. La mer ne se dérangea pas pour si peu et ce matin encore sous le ciel tout gris elle demeure absolument calme comme un grand lac. Nous marchons à petits pas vers le but, à tous petits pas même et nous n'arriverons guère à Alexandrie avant jeudi matin C'est désolant et vraiment je crois que si d'avance j'avais su quelle patache était ce navire et quelles difficultés ce voyage présentait accompli de cette façon je crois que je me serais débrouillé pour en avoir un autre. Mais c'eût été reculer pour mieux sauter et je n'aurais que perdu du temps à attendre une autre occasion. Car il faut bien avouer à l'honneur de notre science maritime que d'une façon générale les bateaux sont bien plus rapides et que cinq jours à peine séparent en ligne directe Marseille de Beyrouth. Enfin je prends patience....

Je ne demande qu'une chose, c'est de ne point être trop trimballé à l'intérieur du pays syrien. Je voudrais bien rester à Beyrouth, quand ne serait-ce que pour m'installer vite et pouvoir le moment opportun lever l'ancre pour revenir en France. Non décidément, je ne suis pas un voyageur et ne serai jamais un marin.

.....

Suite de 16 heures

Petite chérie,

Maintenant c'est la pluie, la pluie fine, la pluie qui ne nous lâchera plus. Le bateau n'y a rien gagné, au contraire. Cependant il ne bouge pas car la mer est restée très belle. Les passagers, moi y compris ont tous leur plus belle mine d'enterrement. À côté de moi le préfet Verne continue d'écrire. Je crois bien qu'il passe à cela tout son temps. Les dames papotent. L'une raconte les exploits de son petite neveu qui doit, dit-elle, remplacer Poincaré, le mathématicien. L'autre parle de son filet, la préfète brode et vient de m'annoncer qu'une de ses amies avait retrouvé le bouton de manchette que j'avais perdu, le colonel du 415 a disparu dans sa cabine et a laissé sur le pont sa moitié flanquée de ses trois filles. À elle quatre elles me font assez sensiblement l'effet d'une citadelle très dure à prendre. Qu'elles se rassurent. Le lieutenant Fournoret n'entre pas en lice ! Mes camarades jouent au bridge et la salle à manger ressemble à un salon de thé à l'heure où on vient y prendre la boisson. Seulement il n'y a pas de thé. J'entends papoter spiritisme et je songe à la petite table qui certes a déjà du tourner depuis que je vous ai quittée. Que vous a-t-elle dit ? Vous a-t-elle dit l'état de mon cœur ? Vous a-t-elle dit quand je reprendrai le bateau ? Demandez-lui le nom de ce bateau et cette date. Je tremble que ce soit plus tard que je ne l'espère. Mais dites-moi tout cela.

Petite aimé, nous sommes mardi, demain donc vous prendrez le chemin de Pont-de-Roide. Nous, nous nous efforcerons d'atteindre Alexandrie. Je vous dirai qu'il m'en tarde un peu. Voici que ce temps gris me fait penser à la Toussaint : elle vient elle aussi tranquillement apportant au champ de nos souvenirs sa part de brume et de tristes pensées. Elle nous fait retourner en arrière et nous permet de voir à travers la vie de ceux qui ne sont plus des exemples à suivre et des actes à imiter. Elle est tellement sainte cette journée des morts. Je la passerai pieusement, loin du monde en communion de pensée avec vous ma chérie qui certainement priez bien fort. Demandez à Dieu en cette journée la grâce de nous faire unis à jamais et celle de ne jamais nous séparer.

La vie est tellement courte, tellement brève qu'il fut lui prendre tout son bonheur.

.....

Georges

Donnez-moi tous les petits potins

## Lettre 9 ...C'est réservé pour l'amiral

Mercredi 22 octobre 1919  
À bord de la Navarre entre Bizerte et Alexandrie  
huit heures 22° au dessus de zéro

Ma chérie,

Ce n'est pas un bateau maintenant, c'est une bouilloire. La température vaut celle de Saint-Hippolyte aux plus violents jours de l'été puisqu'à 8 heures (6 heures en France) il fait 22 degrés.

Ma nuit a été mauvaise en ce sens que je n'ai pas dormi beaucoup à cause du manque d'air. Nous approchons d'Alexandrie. Nous y serons ce soir mais nous n'entrerons dans le port que demain matin. En attendant on s'ennuie ferme malgré le chant des tirailleurs qui font la "Nouba" et les mille nuits du bateau. À force de voir la colonelle recevoir les salamalecs des uns et des autres, à force de voir les dactylos de Mr Picot se faire courtiser par les officiers de marine du bord, à force de voir le commandant Foux (?) faire les cent pas sur le pont arrière d'entendre des gens qui ne savent rien du tout et n'ont aucun élément d'information discuter de la guerre ou de la vitesse exacte du bateau, on finit par se lasser. C'est plus facile encore quand l'esprit n'attend que l'occasion de s'évader de ces banalités pour revenir de lui-même aux gens et aux choses qui sont sa joie quotidienne et son seul bonheur. Aussi je ne perds plus de temps à regarder ces scènes de vaudeville. Je viens ici dès que possible et j'essaye de m'imaginer que vous êtes là ou plutôt j'imagine moi-même être près de vous. Alors je suis heureux. Heureux plus que les mots ne sauraient le dire.

Je vous ai dit qu'un amiral, préfet maritime de Bizerte, avait pris la Navarre jusqu'à Bizerte et avait eu le don d'accaparer tout le personnel et presque tout le bateau. J'ai cru devoir me venger du commandant du navire en écrivant la plainte qui suit et qui, répandue sur le bateau, y obtient en ce moment un gros succès.

"C'est réservé pour l'amiral"

ou

"La plainte des transportés de la Navarre"

I

Mes sept enfants, ma femme et moi  
Ne pouvons tenir sous ce toit  
Dont la grande sollicitude  
Maritime nous a dotés  
Nous sommes trop. De tous côtés  
Nous filtrons ? C'est la lénitude.  
Oyez les pleurs de mes enfants  
Et les plaintes de leur maman  
La moitié doit dormir en marge.  
Donnez-nous au pont supérieur  
Voire sur le pont inférieur  
Des cabines un peu plus larges  
Mais j'oubliais triple animal  
C'est réservé pour l'amiral.

II

De l'eau, pour nettoyer son bec,  
On doit prendre son bain à sec.  
Non, pas plus d'eau que de serviettes.  
S'inscrirait-on pour en avoir ?

V

On voit peut souvent le balai  
Faire briller notre palais  
Nous avons perdu la coutume  
Du reluisant du aux plumeaux.  
Les closets ne sont pas très beaux  
Et puis soit dit sans amertume  
Ça ne fleure pas l'ambre gris...  
À la coupée, un jour je vis  
Un gars qui frottait avec rage  
Pour y redonner du brillant  
Je dis "C'est le commencement"  
Pauvre de vous. Cet astiquage  
Je l'oubliais...triple animal  
C'est réservé pour l'amiral.

VI

De Bizerte, voici le lac  
On pourra sans peur du ressac  
Prendre contact avec la terre  
Pour acheter douceurs, gâteaux,

Inscrivons-nous c'est notre espoir.  
Pour tenter de faire sa toilette  
Car on ne voudrait certes pas,  
Se trouver un jour dans le cas  
De ressembler au vieux navire  
Qui nous emporte dans son flanc.  
Comme propriété, ce n'est vraiment  
Pas un exemple à produire.  
L'eau... J'oubliais triple animal,  
C'est réservé pour l'amiral.

III

Des punaises, des cancrelats  
Courent dans les lits en gros tas.  
On ne peut fermer la paupière,  
Donnez poudres ou solutions  
Activant leur destruction.  
On me répond "Pauvre pépère  
Vos punaises, vos cancrelats,  
C'est un mythe....Je n'en ai pas\*.  
Si vous m'apportiez leurs dépouilles  
Je dirais "C'en est sûrement,  
Tout de même c'est étonnant".  
Le remède sec ou qui mouille  
Je l'oubliais.... triple animal  
C'est réservé pour l'amiral.

IV

On voudrait bien avoir plus d'air.  
On avise un riant désert,  
Bien aéré, tout près la plage  
Supérieure du pont avant.  
On s'installe tout doucement.  
Mais aussitôt, voilà qu'un page  
En kaki d'oie, nous dit tout bas :  
"Dans ce coin on ne s'assied pas.  
C'est réservé pour le service".  
Le service ? Qu'est-ce qu'il peut bien  
Faire ici...Je ne trouve rien !  
Allons, il faut qu'on déguerpisse  
Car j'oubliais...triple animal  
C'est réservé pour l'amiral.

Insecticides et cordiaux.  
Mais notre cargo solitaire  
Jette l'ancre à l'Amirauté.  
Ce n'est pas sans difficultés  
Qu'on verra la ville lointaine  
Tout de même allons y gaiment  
Trompons nos ennuis en chantant  
Sur l'air de la Faridondaine :  
Il faut savoir triple animal  
Que tout est fait pour l'Amiral.

VII

À l'intérieur les médecins  
Peuvent conserver notre corps sain  
Car ils sont en nombreuse troupe.  
Le doyen de la Faculté,  
Dont la savoir est respecté,  
Réclamant un peu plus de soupe  
Et beaucoup plus de végétaux  
Avec beaucoup moins de fricots,  
Réunirait tous les suffrages  
Si le vin ne piquait pas trop,  
Que le moka fut tenu chaud.  
Maitre coq aurait l'avantage  
De faire voir....cet animal  
Que tout n'est pas pour l'amiral.

VIII

On file 6 nœuds\*\* tout le temps  
Ce n'est guère le mors aux dents.  
Nous allons cependant trop vite  
Au gré de notre commandant  
Qui redoute certainement  
De quitter le pont qu'il habite  
Et dont nul passager n'approche.  
Car il ne pourrait pas s'y exhiber en pyjama.  
Sur ce pont, son cœur est de roche.  
C'est tout au plus si .....l'animal  
Y tolérerait son amiral.

Petite chérie, je vous dédie cette complainte. Elle m'a permis de passer un moment sans trop m'ennuyer. Je vous prie de ne pas être trop sévère comme critique car il est possible que les rimes soient peu riches. À cet après-midi. Je vous vois arrivant dans la cuisine en peignoir rose, les cheveux dans le dos ! Au revoir, petite aimée que je couvre de mes baisers les meilleurs.

Votre pour toujours

Georges

\* Scène vécue avec le médecin-chef qui me répondit cela textuellement. Inutile de vous dire qu'il est luxueusement logé.

\*\* Le nœud vaut 1500 m ce qui fait 9000 mètres à l'heure.

## Lettre 10 ...Je n'avais pas de linge de rechange

Mercredi 22 octobre 1919  
à bord de la Navarre 16 heures

Ma chérie,

Voici la dernière lettre écrite avant l'arrivée à Alexandrie. Je pense pouvoir d'ailleurs vous en écrire une de cette ville malgré qu'on dise que nous ne pourrons pas descendre à terre. Les anglais que nous recevons si facilement chez nous même quand ils sont gênants sont bien moins aimables à notre égard pire également à l'égard des officiers et des soldats français. Ils craignent à juste titre que ces derniers ne soient pas trop bien reçus par le Égyptiens qui en ce moment ne nourrissent pas des sentiments très anglophiles : alors pour éviter tout incident, ils ne tolèrent pas que les Français de passage fasse station à Alexandrie. Ils ont peut-être raison mais c'est fort ennuyeux. Je ne reverrais peut-être l'Égypte de ma vie et c'eût été une belle occasion d'aller aux Pyramides.

La température devient gênante. On cuit. Je n'ai pas emporté de vêtements de toile et j'ai eu tort car je ne sais pas si j'en trouverai facilement là-bas. En ce moment je suis très ennuyé. Vous savez que je ne pensais nullement rester douze jours en bateau et j'avais tout juste pris mon petit sac comme bagage à main. Or je n'avais pas de linge de rechange et ma malle est à fond de cale. Je ne pourrai l'avoir que demain lorsque les bagages descendus à Alexandrie auront fait un peu de place dans les cales. Mais voilà huit jours que je n'ai pu changer ni de chemise ni de caleçon. C'est encore un enseignement pour l'avenir.

Je présume débarquer dimanche matin à Beyrouth. Je ne sais pas si Grand\* aura trouvé les choses nécessaires à l'arrivée. Je crois que oui. D'ailleurs il sera certainement là pour me recevoir avec le colonel. ....

*\* Georges Grand était le commandant de la Cie hors rang du 44ème RI pendant la guerre. Lui-même originaire d'Arbois et ami de Georges, il est déjà au Levant. Il sera le parrain du 2ème fils de Georges Fournaret.*

## Lettre 12 Alexandrie !

Alexandrie 23 octobre 1919  
Jeudi huit heures

Ma chérie,

La lettre d'hier soir n'aura pas été la dernière. Celle-ci est encore écrite dans la salle à manger de la Navarre mais le bateau est dans le port d'Alexandrie où nous irons à quai tout à l'heure. Nous descendrons à terre je crois et pourrons visiter la ville. J'en suis ravi comme vous pensez. Il fait un grand soleil qui inonde tout le port. Les quais apparaissent tout blancs et le spectacle général est joli. Alexandrie compte 400.000 habitants. C'est donc une ville qui n'envie rien à Marseille comme importance. Ici le bateau va se décharger de plus de la moitié des passagers, tant fonctionnaires des Établissements français d'Égypte que commerçants rentrés chez eux.....

Je vous affranchirais quelques cartes postales. Vraiment j'avoue tout mon regret de ne point vous avoir ici, en me plaçant du seul point de vue de la valeur du voyage, car on ne voit pas l'Égypte tous les jours. Enfin ne nous étendons pas sur de vains regrets. Hier soir le temps était tellement beau que je suis resté sur le pont jusque vers une heure du matin. Le ciel était radieux et les mille lumières du port et de la ville formaient un tableau féérique. Les nuits sont chaudes et les moustiques sont gênants. Je vais acheter à Alexandrie même des souliers et des vêtements de toile blancs.

Hier je vous ai vu dans tous vos mouvements. Nous avons le soleil bien avant vous mais le jour dure moins qu'en France où en ce moment il n'est que 6 heures du matin. Vous avez dû aller à Pont-de-Roide où Werther et autres morceaux ont du donner leur pluies (*de larmes*) ! Cette fois je vous dis "À Beyrouth" sans rémission. Je vais fumer de nombreuses cigarettes égyptiennes en pensant à vous. Petite aimée donnez-moi vos chers yeux pour que je les couvre de baisers et laissez-moi vous embrasser de toutes mes forces longuement.

Votre pour toujours

Georges

PS Je vous rappelle qu'au printemps vous devez chanter Werther absolument bien... Bécots.



## Lettre 13 ..et la visite commença

Alexandrie 23 octobre 1919

10 heures du soir

Ma chérie

Frais comme une rose qui n'aurait pas changé de chemise depuis huit jours, reluisant au soleil, j'embarquais après déjeuner, vers 13 heures, pour aller à Alexandrie. Imaginez d'abord qu'une multitude d'arabes s'étaient prosternés à mes pieds au pont de la Navarre pour m'offrir leurs services tous meilleurs les uns que les autres. Enfin je choisis mon batelier qui après de savantes manœuvres me fit accoster au bout d'un quart d'heure sur les quais du port en compagnie de quatre camarades. Et la visite commença. Supposez que vous en étiez car vous allez suivre la promenade, instants par instants.

Les quais sur lesquels circulent les agents du Khédive, au fez rouge, tranchant sur leur bel uniforme blanc, sont encombrés de marchandises, et gardés par des soldats anglais en kaki. Le soleil darde d'ardents rayons sur ces quais tout pavés de dalles régulières en losange. Après quelques formalités auprès des sentinelles on sort des quais par la porte 12 et, sans transition, on entre dans le quartier arabe. C'est impressionnant de pittoresque, de couleurs chatoyantes mais aussi de saleté et de bruit. Les maisons toutes blanches sont vieilles et construites à la mode arabe. Tandis que les étages supérieurs possèdent des pièces hautes à cause du soleil ; les rez-de-chaussée sont occupés par des échoppes de tous genres. Là se mêlent en un fouillis grouillant toutes les sortes de marchands mêlés en un pittoresque assemblage. On y voit des boutiques de fruit, de marchands de tabac, de joailliers, de cordonniers, de bimbéloteries, de tapis. Les arabes dont la tête se couvre du fez, les pieds nus, le corps seulement revêtu de la gandourah, sorte de draperie légère, se remuent, gesticulent et crient. Ils font beaucoup de bruit et beaucoup de geste appelant les passants, vantant leurs marchandises et formant le plus joli tableau qui se puisse voir et le plus sale aussi car tout cela se passe dans un nuage de poussière, sous un soleil ardent. Les jeunes femmes sont nombreuses et ont le visage à demi caché. Les gosses sont innombrables et se planquent facilement dans les jambes des passants. Les femmes ont aux pieds des anneaux et vont seulement chaussées de grandes sandales. Ce qui frappe au milieu de tout cela, c'est le passage de modernes tramways très européens et qui semblent placés là par une main anti arabe.

Nous passons lentement dans le quartier indigène, nous arrêtant à chaque instant. Je veux acheter un paquet de cigarettes mais comme je n'ai pas d'argent égyptien, le marchand ne veut rien entendre. C'est alors, il est 13h30 que nous rencontrons un jeune homme vêtu à l'européenne. C'est un alexandrin espagnol d'origine. Il nous propose de nous guider un peu, ce que nous acceptons. Il nous dirige vers le quartier européen. En passant sous le sémaphore nous côtoyons une mosquée très jolie avec son minaret élancé vers le ciel.

La ville européenne où nous entrons alors est frappante de blancheur. De hautes maisons qu'envieraient Paris ou Lyon bordent de larges rues macadamisées et propres comme tout. De larges places, des statues, des jardins, rappellent les villes les plus coquettes. Alexandrie, est bâtie en pays plat, il n'y a pas de rues montantes ou tortueuses et les rues sont bien alignées. Notre visite au musée dure une heure et il en est cinq quand nous sommes dans la rue. Nous reprenons notre cocher et rentons à la Navarre par un bateau à voile. Heureusement le temps est favorable et au bout de 30 minutes nous sommes à la coupée du bâtiment où le dîner est servi. Mes camarades redescendent alors à terre pour ne rentrer qu'au matin tandis que je passe ma soirée sur ce grand bateau dont les passagers sont presque tous à terre....

Ce matin 24, je suis retourné seul à Alexandrie. J'ai pris un train et fait quelques emplettes. Pour 100 piastres (25 fr) j'ai acheté un très beau pantalon de toile, et pour 12 piastres de belles chaussettes, quelques mouchoirs aussi ont terminés mes achats. C'était le moment de la Bourse presque aussi bruyante qu'à Paris. J'ai eu la veine d'avoir la vedette du commandant qui m'a ramené à bord pour midi....

Nous serons à Beyrouth dimanche matin. Il me tarde car j'en ai assez ....

Georges

## Lettre 14 ....les cheminots égyptiens ont décidés la grève générale

Entre Alexandrie et Beyrouth  
Vendredi 24 octobre 21 heures

Ma chérie,

Ma dernière lettre a pu partir par l'intermédiaire d'un fonctionnaire égyptien. Comme on attend le paquebot "Lotus" à Alexandrie demain, vous aurez bientôt des nouvelles. C'est la raison pour laquelle j'étais assez content quand la Navarre a levé l'ancre, vers 4 heures et demie. C'était presque à l'heure où le soleil allait disparaître sur l'horizon. Son coucher était fort beau et j'ai pu tout à mon aise en admirer ces chatoyantes couleurs. Nous avons pu à la lorgnette détailler les maisons d'Alexandrie puis, la nuit venant, tout a disparu et la Navarre a atteint la haute mer. Le ciel est merveilleux de clarté...Aussi le dîner a-t-il été très suivi chacun racontant les impressions de sa descente à terre. Certains ont pu même aller jusqu'au Caire, aux pyramides. Seulement c'était une affaire très compliquée d'autant plus que les cheminots égyptiens ont décidés la grève générale ...

Après dîner je suis allé fumer une bonne cigarette Abdulla sur le pont.....

Georges

*Georges visitera les Pyramides au retour fin Décembre 1920*

## Lettre 15 ...l'ardent amour qui s'inscrit à chaque page

Samedi 25 octobre 1919  
entre Alexandrie et Beyrouth

Ma chérie,

Voilà donc la dernière journée de mer et la plus attendue car elle marque la fin de l'étape Toulon-Beyrouth. Demain matin avant huit heures nous entrerons dans ce beau port et je retrouverai quelques figures connues, surtout celles du colonel (*Niéger*) et du capitaine Grand. Je ne doute pas à l'avance de l'accueil très chaleureux qui m'y attend et je débarquerai la joie au cœur si je n'avais que la pensée de servir mieux là qu'en France....

Cet après-midi nous avons un concert donné par les soldats sous la direction de l'aumônier du bord....

Voilà ma dernière lettre écrite de la Navarre. Les autres le seront de Beyrouth. Durant le voyage mes meilleurs moments se sont passés ici dans cette salle, à écrire des pages nombreuse qui vous étaient destinées. Ces pages sont forcément banales, parce qu'à force de brosser sur un thème sans variations, on finit par se répéter et par faire des redites que l'Académie n'accepterait pas. Mais entre nous il n'est point besoin de remarquer ces petits défauts. Ce qu'il faut lire, dans mes lettres de bord, c'est l'ardent amour qui s'inscrit à chaque page et l'ardent espoir dont mon cœur est tout plein.

Mon amour au revoir....

Georges

Beyrouth le 27 octobre 1919

Ma chérie,

Me voilà sinon installé, du moins arrivé à bon port. Hier j'ai vainement cherché à vous écrire le moindre mot, malheureusement toute cette journée de dimanche a été très occupée et je n'ai pu venir un instant près de vous.

Donc hier, dès 6 heures du matin, la Navarre était en vue du port de Beyrouth qui me donna tout de suite une bonne impression....Au fond d'un golfe, Beyrouth apparaît étagée gracieusement tandis que le fond du tableau est formé par les premiers contreforts des Monts du Liban. La ville fait une jolie tache claire, rose et blanche entrecoupée de coins très verts. À huit heures nous accostons à quai et à peine débarqué je prenais une voiture pour me rendre au grand Sérail où siège le gouvernement. En route je fis la rencontre du colonel et de Mme Niéger. Le colonel me félicita chaleureusement... Il me dit que j'allais rester ici comme officier d'ordonnance avec le titre de chef du personnel des Territoires Ennemis occupés de Syrie Cilicie ; c'est-à-dire avec une charge extrêmement lourde à tenir. J'allai ensuite chez le capitaine Grand qui deviendra mon chef direct avec le titre de chef du Cabinet civil. Grand habite une villa dans le quartier arabe, villa dans laquelle une chambre m'est réservée. Malheureusement cette chambre est encore vide et j'ai du provisoirement m'installer à l'Hôtel Khédival ...La villa comprend outre un jardin plein d'orangers, de bananiers et de jasmins, une pièce immense sur laquelle donnent cinq chambres. L'une deviendra à partir du 1er novembre, salle à manger, les autres sont les chambres à coucher du capitaine Grand, du capitaine Bellandeau, du s/Lieut de Vaulgrenant et de moi-même. Toutes ces pièces sont meublées par le propriétaire sauf la mienne que je vais m'occuper de meubler sommairement à mes frais. Quand je partirai je pourrai toujours replacer mes meubles. Nous vivrons donc quatre dans cette maison. Comme sur les quatre trois sont du Jura ce sera un adoucissement à mon ennui dont vous ne vous faites pas une idée ! Après une courte visite à la maison je me suis rendu au port où j'ai pu retirer ma malle. J'eus la très désagréable surprise de constater que ma malle avait été ouverte et pas mal de choses volées, notamment des chemises, des chaussettes, des linges de toilette et des chaussures. Vous jugez de mon humeur et de ma joie. Enfin je fis transporter ma malle à l'hôtel pour lequel on m'avait donné un billet de logement et après une courte toilette je pus retourner au grand Sérail. Ma situation n'est pas encore bien définie, il est possible qu'on me renvoie en France avant quatre mois. Ce n'est là qu'une possibilité dont je n'ose envisager la probabilité. Ce serai tellement heureux que je n'ose y croire. Enfin nous y reviendrons. En tout cas vers midi Grand m'emmena déjeuner à L'Union Française où je prendrai pension avec lui, le cap. Bellandeau et le s/Lieut Calmette secrétaire particulier de l'administrateur en chef. Ce restaurant est assez bien, pas mal placé, on mange sur une terrasse qui donne sur la mer. Après midi sieste puis retour au grand Sérail où le capitaine Grand me donna quelques tuyaux d'ordre pratique. À sept heures dîner et à 21 heures je rentrais à l'hôtel.

Je ne vous dirai rien de cette première nuit passée sous les punaises, les bestioles malgré les moustiquaires. Par la fenêtre maintenant les mille chants dont les arabes ne se lassent jamais. J'ai pu dormir et j'ai beaucoup rêvé... Il faut que je vous dise qu'il fait le temps de Franche Comté au mois d'août, cette température contribue peu à rendre la vie agréable. Ajoutez que dans Beyrouth et malgré que cette ville ait 200.000 habitants il n'y a pas une rue dont la chaussée soit faite et où on voie un trottoir. Le plus ignoble des chemins est autrement propre que les rues de cette ville.

Au point de vue achats c'est le vol organisé. Tout le monde vole. La chose la plus curieuse est que dans ce pays aux cent religions ce sont les juifs qui volent le moins. Ne marchandez pas un tapis ou un meuble car c'est l'écorchage organisé. Le capitaine Grand m'avait écrit en me priant de me nantir de tas de choses intéressantes telles que lit, chaises, draps, etc. etc. dût mon départ être retardé d'un mois. Navré d'un côté de ne pas avoir reçu sa lettre, je suis ravi de n'avoir pas attendu pour partir car c'eut été attendre pour mieux sauter, et le seul but auquel j'aspire en eut été retardé.....

Que vous dirais-je sur la situation en Syrie. Elle est peu brillante, partout des troubles, des luttes, des révoltes, des assassinats d'Européens. Beyrouth même est peu sûre mais, c'est là, la rançon de l'occupation. C'est d'autant plus ardu de guider les Syriens, de les administrer et de les tenir dans l'ordre, qu'ils possèdent au moins dix ou douze religions.

Le colonel Niéger est un personnage très, très important. Il administre un pays aussi grand que le France. Le palais du Grand Sérail à Beyrouth est somptueux. Mon bureau vaut des milliers de francs : c'est vous dire ce que valent ceux du colonel ou du capitaine Grand. Le colonel a une maison militaire et un cabinet civil, de plus comme dans tout gouvernement il y a des services en quantité. Direction des Finances, Instruction publique, Culture, Affaires étrangères, Douanes, Justice etc. etc. Tout cela sous la haute main du colonel. Le général Hamelin qui va remplacer le Gral Gouraud a une mission toute différente. Il commande aux troupes seulement. D'ailleurs ce n'est pas le meilleur sort car il y a des colonnes et il y a de la casse....Envoyez-moi des journaux.

Georges

Lieutenant Fourneret  
Cabinet civil  
Affaires administratives du Levant